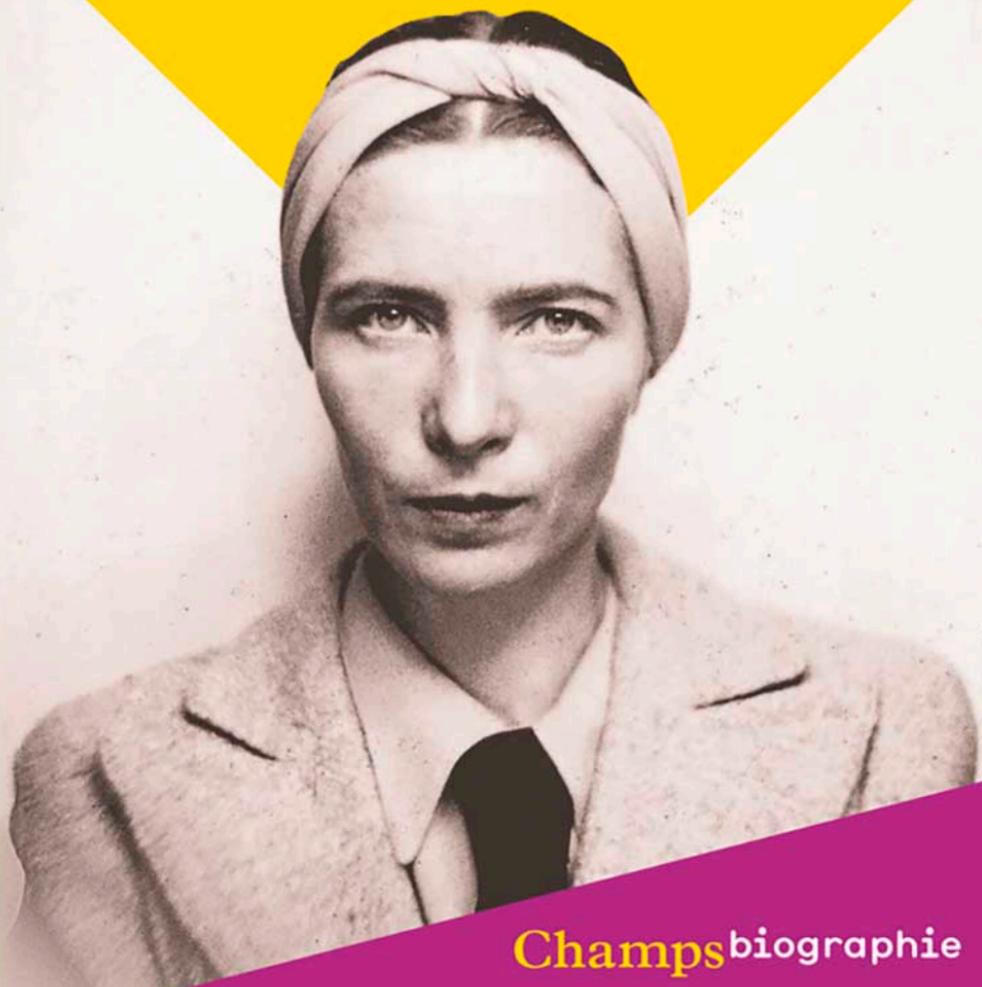


KATE
KIRKPATRICK

Devenir
Beauvoir

PRÉFACE DE MANON GARCIA



Champsbiographie

DEVENIR BEAUVOIR

Kate Kirkpatrick

DEVENIR BEAUVOIR

La force de la volonté

*Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Clotilde Meyer*

Préface de Manon Garcia

Champs biographie

Le livre a paru chez Bloomsbury Academic
sous le titre original : *Becoming Beauvoir, A Life*.

© Kate Kirkpatrick, 2020.

© Éditions Flammarion, Paris, 2020, pour la traduction française.

© Éditions Flammarion, Paris, 2023, pour cette édition en « Champs ».

ISBN : 978-2-0804-2860-8

PRÉFACE

Une nouvelle biographie de Beauvoir ? À première vue, on n'en aurait pas grand besoin : tout le monde la connaît, Simone, la fidèle compagne de Sartre, la pionnière du féminisme, un peu austère avec son bandeau, pas très drôle, pas aussi brillante que lui, évidemment, mais une ancienne jeune fille rangée qui aura tout de même marqué son temps. Aux côtés de Sartre, elle apparaît presque comme une image d'Épinal du XX^e siècle français – l'entre-deux-guerres insouciant, la collaboration, la résistance, le communisme, le féminisme, la guerre d'Algérie, Montparnasse, Saint-Germain-des-Prés, ils ont tout incarné du siècle à eux deux. Et puis on dispose de près de deux mille pages de ses Mémoires, désormais publiés dans la Bibliothèque de la Pléiade. On la connaît même dans le plus simple appareil depuis que *Le Nouvel Observateur* a cru bon de publier, en 2008, une photo d'elle nue, volée par le photographe Art Shaw, en couverture de son magazine. Quant aux spécialistes, les biographies de Deirdre Bair et Toril Moi (aujourd'hui épuisées) semblent avoir, l'une par la richesse des entretiens qu'elle a menés avec Beauvoir, l'autre par son mélange de critique littéraire et d'analyse socio-historique, comblé les curiosités. Que pourrait-il y avoir d'autre à découvrir ?

En refermant *Devenir Beauvoir*, on se surprend d'avoir même pu se poser cette question tant le remarquable travail de Kate Kirkpatrick transforme, pour les novices comme pour les spécialistes, la Beauvoir que l'on croyait connaître. Le livre, bien sûr, raconte en détail comment Mademoiselle Bertrand de Beauvoir est devenue Beauvoir, son parcours, ses accomplissements, ses écrits, mais surtout il permet d'accéder à une nouvelle Beauvoir en éclairant d'une perspective résolument nouvelle les liens de Beauvoir et de Sartre : Sartre a indéniablement occupé une place centrale dans la vie de Simone de Beauvoir, mais cette place n'est pas tant celle d'un amant, d'un mentor, d'un amour nécessaire face aux amours contingentes que celle d'« ami incomparable de [s]a pensée ». En nous permettant de comprendre leur relation comme une amitié sans pareille, Kate Kirkpatrick soulève le voile qui troublait la réception de Beauvoir et nous la fait voir telle qu'elle était : une philosophe, une écrivaine, une intellectuelle engagée, une amoureuse, passionnée avant tout par la grande aventure d'être elle-même plus que par Sartre. On comprend aussi, indirectement, combien l'image de Beauvoir dont nous héritons est le résultat d'une réception sexiste qui apparaît comme un cas d'école des injustices subies par les autrices. Ce livre est ainsi à la fois la meilleure biographie de Simone de Beauvoir aujourd'hui disponible, une porte d'entrée dans l'œuvre philosophique de Beauvoir et un exemple magistral d'analyse du sexisme de la réception des œuvres écrites par des femmes.

En effet, la réception de l'œuvre et de la figure de Beauvoir a été orientée par l'hypothèse selon laquelle Beauvoir serait d'abord et avant tout la Grande Sartreuse, une disciple de son maître et amant. Son œuvre philosophique ne serait rien d'autre qu'une application des idées de Sartre, ses engagements une déclinaison des convictions sartriennes,

même ses autres amours ne seraient qu'une manifestation de sa dépendance absolue à Sartre. Deirdre Bair et Toril Moi, ses biographes, analysent elles aussi la vie de Beauvoir à l'aune de son amour pour Sartre : elle, la grande féministe, serait tombée dans le piège qu'elle décrit si bien dans *Le Deuxième Sexe* et qui conduit les femmes à s'oublier par amour. Si elle refusait de se dire philosophe, c'était simplement parce qu'elle avait reconnu que le vrai philosophe, c'était lui.

Kate Kirkpatrick s'appuie sur une série de textes publiés depuis la mort de Beauvoir par Sylvie Le Bon de Beauvoir, son héritière, et sur certains inédits pour démonter cette illusion. En effet, ces nouvelles sources – la correspondance de Beauvoir avec Sartre, mais aussi avec ses différents amants, Jacques-Laurent Bost, Nelson Algren, Claude Lanzmann et, surtout, les *Cahiers de jeunesse* et *Carnets de guerre* – montrent notamment une Beauvoir bien différente de celle qui transparaissait de ses Mémoires. Contre une image de Beauvoir amoureuse et dépendante de Sartre, renonçant à la philosophie pour la littérature par complexe d'infériorité vis-à-vis de Sartre, on découvre une jeune philosophe ambitieuse, dont l'œuvre reflétera des thèmes philosophiques esquissés bien avant sa rencontre avec Sartre.

Si la reconnaissance de Beauvoir comme une des philosophes majeures du XX^e siècle ne fait plus débat hors de France, ce n'est que très récemment que le lectorat français a commencé à prendre la mesure de la puissance et de l'originalité philosophique de Beauvoir, et cette biographie permettra sans doute à beaucoup de découvrir cette Beauvoir philosophe. Kate Kirkpatrick montre que, dès ses 18 ans, la jeune Beauvoir a des idées très précises sur la philosophie : elle propose déjà la critique de la philosophie systématique et abstraite dont on dira plus tard qu'elle la tient de Sartre ; elle s'intéresse déjà à l'élaboration d'une morale

qui ne soit pas dogmatique et qui soit en prise avec la vie dans toute sa concrétude ; elle s'interroge déjà sur les articulations de la liberté humaine et de la contingence avec les arguments qu'elle opposera plus tard à la philosophie de la liberté proposée par Sartre dans *L'Être et le Néant*. Et bien avant de rencontrer Sartre, l'amour est un des objets principaux de sa réflexion. Ce point de départ permet de faire apparaître la pensée de Beauvoir dans son originalité et dans sa constance : dès ses jeunes années, elle s'intéresse à l'opposition entre ma vie pour moi-même et ma vie pour autrui – distinction que Sartre utilisera dans *L'Être et le Néant* et qu'on avait cru, à tort, que Beauvoir lui empruntait – et plus généralement à la façon dont l'altérité apparaît dans les rapports interindividuels, qui sera un des thèmes principaux du *Deuxième Sexe* ainsi que de ses romans et, plus tard, de *La Vieillesse*. Le détail des lectures et des enseignements de Beauvoir dans les années 1930 et 1940 fait également apparaître une Beauvoir très influencée par les philosophes français de la fin du XIX^e siècle, un peu oubliés aujourd'hui, et qui n'a pas eu besoin de Sartre pour découvrir et enseigner Heidegger, Husserl et la phénoménologie en général.

Cela ne signifie évidemment pas que Beauvoir n'ait pas été influencée par Sartre, mais *Devenir Beauvoir* permet d'adopter une perspective nouvelle sur la relation Sartre-Beauvoir en montrant que ce qui fait d'elle un amour nécessaire est précisément sa composante non romantique, ce qu'il y a entre eux d'une entente intellectuelle profonde. Beauvoir et Sartre ont passé des décennies à se parler chaque jour, à relire et commenter chacun de leurs textes, chacune de leurs idées, il est évident qu'ils se sont influencés mutuellement. Kate Kirkpatrick rapporte une anecdote particulièrement parlante : le grand Raymond Aron racontait, alors qu'il était jusque-là un des amis les plus chers de

Sartre : « Nos relations ont beaucoup changé du jour où il a rencontré Simone de Beauvoir. Il y a eu une époque où il se plaisait à m'avoir comme interlocuteur ; et puis il y a eu cette rencontre, qui a fait que, brusquement, je ne l'intéressais plus comme interlocuteur¹. » Si Sartre préférerait parler de philosophie avec Beauvoir qu'avec le grand Aron, si elle a été la plus jeune agrégée de philosophie à son époque, si Merleau-Ponty voyait en elle une égale et une amie, si c'est elle qui a donné à Sartre l'idée de faire de *La Nausée* un roman et si elle a eu une telle place dans la rédaction de *L'Être et le Néant*, il est probable que son image d'amoureuse éperdue consciente de son infériorité intellectuelle soit le reflet de préjugés de son époque plus que de la réalité.

Une question demeurait, néanmoins, jusqu'à la publication de *Devenir Beauvoir*, pour celles et ceux qui connaissent suffisamment l'œuvre et la vie de Beauvoir pour reconnaître son originalité : pourquoi donc est-ce que ses Mémoires la présentent en grande amoureuse de Sartre ? Si Sartre était avant tout son ami, pourquoi s'être dépeinte en inférieure ? Et pourquoi avoir passé sous silence la force de ces autres amours – elle écrira notamment à Nelson Algren comme à Claude Lanzmann que l'amour qu'elle a pour eux est bien plus « absolu » que son amour pour Sartre ? Partageant les analyses de Margaret Simons², Kate Kirkpatrick propose une nouvelle vision de l'entreprise autobiographique de Beauvoir : il ne s'agit pas pour elle de tout dire de sa vie mais de proposer à ses lecteurs et, plus encore, à ses lectrices, un exemple d'une femme devenue elle-même. Si *Le Deuxième Sexe* était difficile d'accès pour les non-philosophes, on peut voir ses Mémoires comme une démonstration par l'exemple de ce que pouvait vouloir dire sa fameuse phrase « On ne naît pas femme : on le devient » et de ce à quoi pouvait ressembler la vie de la « Femme

indépendante » que Beauvoir avait esquissée à la fin du *Deuxième Sexe*. En somme, il s'agissait, au moins en partie, de proposer aux lectrices un récit d'émancipation féminine auquel il serait possible de s'identifier. Or le meilleur moyen de rendre cette identification possible était sans doute de gommer ce qui aurait pu paraître scandaleux dans la vie de Beauvoir – ses amants, ses rapports avec ses anciennes élèves – et d'infléchir la réalité pour la faire ressembler à une vie féminine plus classique de l'époque – la femme d'un seul homme, qui reconnaît qu'elle lui est inférieure – si cela ne changeait pas fondamentalement la vie qui était ainsi décrite.

Le fait même que Beauvoir ait pu donner une telle place à Sartre dans ses Mémoires, alors que ses carnets et sa correspondance montraient qu'il était cet incomparable ami plutôt qu'un grand amour, est un signe que Beauvoir ne s'est jamais pensée comme définie par son amour pour Sartre. Dès les *Cahiers de jeunesse*, on voit apparaître ce qui sera ensuite interprété comme l'existentialisme de Beauvoir, et qui explique ses engagements intellectuels, philosophiques, aussi bien que politiques, cette conviction que l'existence humaine précède l'essence, que la façon, concrète, dont on mène sa vie, ce qu'elle appellera à un autre moment « la grande aventure d'être moi », est l'essentiel. Les philosophies théoriques et abstraites nient la réalité de l'ambiguïté de la condition humaine : pour Beauvoir, l'existentialisme n'est pas tant une doctrine philosophique, spéculative et abstraite qu'une « attitude philosophique » qui donne sens à la vie et reçoit son sens de la vie. En d'autres termes, « il n'y a pas de divorce entre philosophie et vie. Toute démarche vivante est un choix philosophique, et l'ambition d'une philosophie digne de ce nom, c'est d'être un mode de vie qui apporte avec soi sa justification ³ ». À cet égard, *Devenir Beauvoir* n'est pas seulement

une biographie, c'est aussi proprement un livre de philosophie, qui fait apparaître la vie de Beauvoir comme cette philosophie en actes dont elle avait fait le fil directeur de son existence.

Manon GARCIA

Toutes ces relations entre femmes sont trop simples, me dis-je en me rappelant rapidement la splendide galerie de femmes fictives. Tout ou presque a été laissé de côté. [...] elles sont, presque sans exception, montrées dans leur relation aux hommes.

VIRGINIA WOOLF,

Un lieu à soi

(trad. Marie Darrieussecq)

Affranchir la femme, c'est refuser de l'enfermer dans les rapports qu'elle soutient avec l'homme, mais non les nier.

SIMONE DE BEAUVOIR,

Le Deuxième Sexe

Pour Pamela
in memoriam amoris amicitiae

Introduction

QUI EST SIMONE DE BEAUVOIR ?

Un jour de 1927, Simone de Beauvoir eut avec son père une vive discussion sur ce qu'« aimer » voulait dire. À une époque où les femmes étaient censées n'avoir d'autre aspiration que le mariage et la maternité, la jeune Simone, à 19 ans, s'abreuvait de philosophie, rêvant de découvrir une doctrine propre à guider son existence. Par « aimer », son père entendait « services rendus, affection, reconnaissance ». Perplexe, Simone soutenait de son côté que l'amour ne saurait se réduire à de la gratitude, à quelque chose que l'on doit à quelqu'un en échange de ce qu'il a fait pour nous. « Que de gens, nota-t-elle le lendemain dans son journal, n'ont jamais connu l'amour ¹ ! »

Cette jeune femme d'à peine 20 ans ignorait qu'elle allait devenir l'une des intellectuelles les plus célèbres du XX^e siècle, que sa vie inspirerait une foule d'écrits lus dans le monde entier. Qu'à eux seuls, sa correspondance et ses textes autobiographiques représenteraient plus d'un million de mots ² ; qu'elle publierait également des essais philosophiques, des romans primés, des nouvelles, une pièce de théâtre, des récits de voyage, des essais politiques, des articles de presse – sans oublier son grand œuvre, *Le Deuxième Sexe*, considéré comme la « bible du féminisme ».

Elle serait co-fondatrice d'une revue politique, militerait avec succès pour faire évoluer la loi, s'insurgerait contre le traitement inhumain infligé aux Algériens, donnerait des conférences partout dans le monde et présiderait une commission ministérielle.

Simone de Beauvoir deviendrait aussi l'une des femmes les plus décriées du XX^e siècle. Elle forma avec Jean-Paul Sartre un couple influent sur la scène intellectuelle, mais controversé. Durant la majeure partie du XX^e siècle, on considéra à tort que le pouvoir intellectuel venait de lui, et d'elle la dimension sentimentale du couple. La nécrologie parue dans *Le Figaro* à sa mort, à Paris, en 1986, qualifia son œuvre de « vulgarisation plus que de création ³ ». À lire les biographies existantes, reconnut Toril Moi en 1994, « on pourrait croire que Simone de Beauvoir doit son envergure à sa liaison relativement anticonformiste avec Sartre et avec d'autres amants ⁴ ».

Dans les décennies qui suivirent cette remarque, une série de révélations sur Beauvoir vint surprendre les lecteurs qui croyaient la connaître. Mais, paradoxalement, ces nouveaux éléments contribuèrent à perpétuer la méconnaissance de son œuvre philosophique, en laissant croire encore une fois que sa vie amoureuse était le plus intéressant chez elle. Or c'est bien sa philosophie qui l'a conduite à mener une telle vie – mais aussi à l'interroger et la réévaluer sans cesse. Car, selon ses propres mots, « il n'y a pas de divorce entre philosophie et vie. Toute démarche vivante est un choix philosophique ⁵ ».

Quand elle prenait la plume, la figure publique qu'était Simone de Beauvoir n'écrivait pas seulement pour elle-même, mais toujours aussi pour ses lecteurs potentiels. Ses textes autobiographiques, qui furent des best-sellers, ont été décrits comme la réalisation concrète d'une ambition philosophique : montrer que « l'individu, quel qu'il soit, est toujours façonné par les autres et relié aux autres ⁶ ». Toutefois,

l'idée de Beauvoir ne se limite pas au mot de John Donne, selon qui « aucun homme n'est une île ». Ses textes autobiographiques sont aussi portés par une autre conviction : *être* soi, c'est n'être pas la même personne de la naissance jusqu'à la mort. Être soi implique un changement perpétuel, au contact d'autres, eux-mêmes changeants, en un processus irréversible de *devenir*.

Depuis Platon, bien des philosophes ont souligné l'importance de la connaissance de soi pour mener une vie bonne. Chez Socrate, la première condition d'accès à la sagesse est le fameux « Connais-toi toi-même ! » ; Nietzsche assigne à chacun cette tâche : « Deviens ce que tu es ! » Mais à cette injonction, la réplique philosophique de Beauvoir est la suivante : et si, en tant que femme, « ce que tu es » est interdit ? Et si devenir soi-même implique d'être considérée comme ayant échoué à être ce que l'on doit être – d'être considérée comme une femme, une amante ou une mère ratée ? Et si devenir soi-même vous livre au ridicule, au mépris, à la honte ?

Le siècle de Beauvoir fut le théâtre d'une évolution spectaculaire de la condition féminine. Au cours de sa vie (1908-1986), les femmes ont été admises à l'université au même titre que les hommes, elles ont acquis le droit de voter, de divorcer et de recourir à la contraception. Beauvoir a connu l'effervescence de la bohème parisienne des années 1930, mais aussi la révolution sexuelle des années 1960. Entre ces deux tournants culturels, *Le Deuxième Sexe* a révolutionné la façon dont les femmes se voyaient elles-mêmes – et se livraient – dans l'espace public. Beauvoir a bénéficié d'une formation philosophique inédite pour une femme de sa génération et pourtant, quand, à l'approche de la quarantaine, elle s'est attaquée à la question de ce que « ça avait signifié pour [elle] d'être une femme », elle n'en fut pas moins sidérée par ce qu'elle découvrit.

En un siècle où le terme « féminisme » était mis à toutes les sauces, elle rédigea *Le Deuxième Sexe* parce qu'elle était lasse des « volumineuses sottises » débitées chaque jour sur les femmes, lasse de toute cette encre gâchée au nom de la « querelle du féminisme⁷ ». Mais en écrivant cette formule restée célèbre : « On ne naît pas femme : on le devient », elle ne se doutait pas que son livre allait bouleverser sa vie et celle des générations suivantes.

On s'est beaucoup interrogé sur le sens exact de cette phrase, sur ce que cela signifie de « devenir » femme. C'est précisément l'objet de cette biographie : comment Beauvoir est devenue elle-même. À 18 ans, elle avait compris qu'il lui était impossible de « fixer [sa] vie sur le papier », car l'existence est un processus ininterrompu ; ainsi, relire ce qu'elle avait écrit dans son journal la veille, c'était avoir affaire à des « momies » ou des « “moi” morts »⁸. En véritable philosophe, elle prisait la réflexion et la mise en question permanente des valeurs sociales dominantes et du sens de sa vie.

Beauvoir considérait le temps qui passe comme une donnée fondamentale de l'expérience humaine ; c'est pourquoi cette biographie suivra un fil chronologique. Au fur et à mesure qu'elle prenait de l'âge, expliqua-t-elle, le monde changeait et sa relation au monde aussi. En donnant à lire le récit de sa vie, elle voulait « montrer les transformations, les mûrissements, les irréversibles dégradations des autres et [d'elle]-même [...] »⁹. Parce que la vie se déroule dans le temps, elle a voulu dans cette entreprise « suivre docilement le fil des années¹⁰ ». Ce faisant, elle est restée fidèle à la jeune femme qu'elle avait été, lectrice précoce de la philosophie d'Henri Bergson. Une personne n'est pas une chose inerte, écrit ce dernier : c'est un « progrès », une « activité vivante », un *devenir* perpétuel qui ne cesse de changer qu'une fois mort¹¹.

La femme qu'est devenue Beauvoir est en partie le fruit de ses choix personnels. Elle n'en était pas moins tout à fait consciente du conflit entre ses désirs propres et les attentes des autres, de la tension entre deux pôles : être soi-même sa propre cause et être un produit façonné par les autres. Pendant des siècles, la question avait agité les philosophes français : vaut-il mieux vivre sous le regard des autres ou soustrait à leur regard ? Descartes, après Ovide, a affirmé : « Pour vivre heureux, vivons cachés ¹². » Sartre dissertera longuement sur le « regard objectivant » des autres – qui, selon lui, nous emprisonne dans des relations de subordination. Beauvoir n'était pas de cet avis : pour vivre heureux, les hommes ont besoin d'être vus par les autres – mais pas n'importe comment.

Or ce regard juste, précisément, dépend de qui vous regarde, et quand. Imaginez que vous êtes une femme d'une petite cinquantaine d'années, qui a décidé de raconter sa vie. Vous abordez ainsi votre enfance, votre adolescence puis votre entrée dans l'âge adulte, et vous publiez l'un après l'autre deux volumes très remarquables. Vous y racontez notamment deux conversations que vous avez eues à l'âge de 21 ans avec un homme, alors votre amant, devenu célèbre entre-temps. Vous aussi, depuis, avez fait une belle carrière, qui vous vaut une notoriété mondiale. Mais nous sommes à la fin des années 1950, et l'écriture féminine n'a pas encore atteint ce tournant du XX^e siècle où les femmes se mettent à affirmer haut et fort qu'elles ont des ambitions, qu'elles sont en colère, qu'elles sont capables de brillantes productions intellectuelles et dotées de désirs sexuels susceptibles d'être déçus, y compris par un homme célèbre. Imaginez que ces épisodes prennent une dimension mythique – au point de devenir le filtre à travers lequel les gens lisent l'ensemble de votre vie, quand bien même ce n'en sont que des événements ponctuels.

Le personnage public de Beauvoir a ainsi été formé – ou plutôt déformé – par deux épisodes rapportés dans ses Mémoires. Le premier se déroule à Paris, en octobre 1929 : dans la cour du Louvre, deux étudiants en philosophie s'attachent à définir la nature de leur relation. Ils viennent de sortir respectivement premier (Sartre) et deuxième (Beauvoir) d'un concours très compétitif et prestigieux (l'agrégation), et s'appêtent à démarrer une carrière de professeur de philosophie. Jean-Paul Sartre a 24 ans, Beauvoir 21. L'histoire veut que, Sartre refusant une relation conventionnelle avec promesse de fidélité, ils firent un « pacte » : ils seraient l'un pour l'autre « un amour nécessaire » et accepteraient que l'autre vive parallèlement des « amours contingentes »¹³. Ce serait une relation ouverte, où chacun se verrait toutefois réserver la première place dans le cœur de l'autre. Ils se diraient tout ; et signeraient pour commencer un « bail de deux ans ». Ce couple allait devenir, pour reprendre les mots d'Annie Cohen-Solal, biographe de Sartre, « un modèle de rechange, un rêve de complicité dans la durée, une réussite magistrale puisque, apparemment, il parvenait à concilier l'inconciliable : ses deux partenaires restaient libres, égaux et sans mensonge »¹⁴.

Ce pacte polyamoureux a suscité une curiosité telle que des biographies ont été écrites sur la relation des deux écrivains, et non seulement sur leurs vies individuelles respectives ; un chapitre entier de *Comment les Français ont inventé l'amour*¹⁵ leur est consacré ; ils sont évoqués comme « le premier couple moderne » dans la presse¹⁶. Pour Carlo Levi, *La Force de l'âge* est « la grande histoire d'amour du siècle »¹⁷. Dans son livre de 2008 sur la relation entre Sartre et Beauvoir, Hazel Rowley note : « Comme Héloïse et Abélard, ils sont enterrés côte à côte, leurs deux noms liés pour l'éternité. Ils forment un couple de légende. Impossible de penser à l'un sans penser à l'autre : Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre »¹⁸.

En un sens, le livre que vous avez entre les mains existe précisément parce que c'est une gageure de penser à l'un sans penser à l'autre. Pour avoir étudié plusieurs années la première philosophie de Sartre, l'inégalité dans le traitement réservé aux deux personnages m'est apparue de plus en plus criante. Pourquoi, à la mort de Beauvoir, Sartre fut-il systématiquement mentionné dans les nécrologies, tandis qu'à la mort de Sartre certains articles ne firent pas la moindre allusion à Beauvoir ?

Pendant presque tout le XX^e siècle, et même au XXI^e, on n'a pas reconnu Beauvoir comme une philosophe à part entière. Cela s'explique en partie par un second épisode important de sa vie, qu'elle-même a rapporté. Un peu plus tôt au cours de l'année 1929, toujours à Paris, près de la fontaine Médicis dans le jardin du Luxembourg, Beauvoir décida d'exposer ses idées à Sartre, notamment la « morale pluraliste » qu'elle avait élaborée dans ses cahiers. Mais Sartre « mit en pièces¹⁹ » sa théorie, la faisant soudainement douter de ses « véritables capacités²⁰ » intellectuelles. Elle était pourtant sans conteste l'une des plus brillantes étudiantes en philosophie d'une époque notoirement fertile en grands penseurs ; cet été-là, à l'âge de 21 ans, elle serait la plus jeune lauréate jamais reçue à l'agrégation. Tout autant que Sartre, le futur philosophe Maurice Merleau-Ponty adorait discuter avec Beauvoir et accordait tant de prix à ces conversations qu'il poursuivra des décennies le dialogue avec elle, en direct ou par écrits interposés. Malgré tout cela, Beauvoir réaffirmera plus tard dans sa vie : « Sartre est philosophe et moi je ne le suis pas [...]. J'ai construit une œuvre littéraire²¹. »

Cette discussion près de la fontaine Médicis a conduit les générations ultérieures à se demander : Beauvoir – l'auteur du *Deuxième Sexe*, tout de même ! – a-t-elle sous-estimé, ou volontairement minimisé, ses capacités ? Dans

les deux cas, pourquoi aurait-elle fait une chose pareille ? Beauvoir en imposait : dans bien des domaines, son action a été sans précédent, pionnière. Dans les cercles féministes, elle a été encensée comme un idéal à atteindre, « un symbole de la possibilité, malgré tout, même pour une femme, de mener sa vie avec une large part d'autodétermination, au-delà des préjugés et des conventions²² ». Pourtant, *Le Deuxième Sexe* l'affirme sans ambages : aucune femme n'a jamais vécu « affranchie des conventions et des préjugés ». Pas Beauvoir, en tout cas. Et cette biographie raconte précisément comment, à bien des égards, elle a souffert de ceux-ci – et comment elle les a combattus.

Les lecteurs rigoureux de Beauvoir ont toujours soupçonné qu'écrire son autobiographie était pour elle un moyen de façonner son image, mais on n'a jamais clairement établi ni comment ni pourquoi. Après tout, l'histoire du pacte était d'abord un engagement à dire la vérité ; l'auteur du *Deuxième Sexe* voulait révéler au grand jour la situation réelle des femmes. Perdait-elle son exigence de transparence dès qu'il s'agissait d'elle ? Sinon, pourquoi aurait-elle occulté des pans essentiels de sa vie, intellectuelle et personnelle ? Pourquoi, enfin, est-il important de réviser l'image d'elle qui a prévalu jusqu'à aujourd'hui ?

La première réponse à ces questions – il y en aura une seconde – est que nous avons désormais accès à de nouvelles sources. Les textes autobiographiques de Beauvoir ont paru en quatre volumes entre 1958 et 1972. Outre ces titres, une grande partie de son œuvre contient des éléments autobiographiques, notamment le récit de ses voyages en Amérique (1948) et en Chine (1957), ou encore les deux essais consacrés à la mort de sa mère (1964) et à celle de Sartre (1981). Elle a également publié un recueil de lettres de Sartre (1983).

De son vivant, certains membres du cercle qui s'était formé autour de Sartre et Beauvoir – surnommé « la famille Sartre » ou plus simplement « la famille » – ont cru cerner le but ultime de l'entreprise autobiographique de Beauvoir : maîtriser son image publique. Selon eux, c'est la jalousie qui l'animait : elle voulait rester dans les mémoires comme la première femme dans le cœur de Sartre, comme son « amour nécessaire ».

Mais dans les décennies qui suivirent la mort de Beauvoir (en 1986), des journaux et des lettres jusqu'alors inédits furent rendus publics, qui invalidèrent cette thèse. Après la publication en 1983 des lettres qu'elle avait reçues de Sartre (*Lettres au Castor*), Beauvoir perdit un certain nombre d'amis, blessés par l'étalage au grand jour de leurs relations avec le couple. Et quand son journal de guerre et ses lettres à Sartre furent à leur tour publiés après sa mort, en 1990, bien des gens furent choqués d'apprendre non seulement qu'elle avait eu des aventures lesbiennes, mais que les femmes concernées comptaient parmi ses anciennes étudiantes. Sa correspondance avec Sartre témoignait aussi de la dimension philosophique de leur amitié, et de son influence à elle sur son œuvre à lui – mais cela ne fut guère commenté²³.

Parurent ensuite, en 1997, ses lettres à son amant américain Nelson Algren, et de nouveau le public découvrit une facette méconnue de Beauvoir : une Simone tendre, sensible, qui avait pour Algren des mots plus ardents que pour Sartre. Moins de dix ans plus tard, en 2004, sortit sa correspondance avec Jacques-Laurent Bost, témoignant de ce qu'au cours des dix premières années de son pacte avec Sartre, Beauvoir avait déjà eu une aventure passionnelle avec un homme dont elle resta proche jusqu'à sa mort. Ce fut un nouveau choc, qui chassait Sartre du zénith romantique qu'il occupait dans l'imaginaire populaire. Sartre avait

bataillé pour faire admettre la centralité de Beauvoir dans sa vie intellectuelle, reconnaissant sans détour ce que son œuvre devait à la rigueur critique de celle-ci. Inversement, étudier la vie de Beauvoir implique le déplacement forcé, le décentrement de Sartre.

Ces dix dernières années, de nouveaux ouvrages et documents sont sortis, qui jettent encore un nouveau jour sur la figure de Beauvoir. Son journal d'étudiante²⁴ illustre le développement de sa philosophie *avant* sa rencontre avec Sartre et rend compte de ses premières impressions sur leur relation, révélant ainsi une vie très différente de celle qu'elle a livrée par ailleurs au public. Ces *Cahiers de jeunesse* sont parus en français en 2008, mais comme ils ne sont pas encore entièrement disponibles en anglais, cette période de sa vie demeure mal connue en dehors des cercles de spécialistes. En 2018, de nouveaux documents encore furent mis à la disposition des chercheurs, notamment les lettres que Beauvoir adressa au seul de ses amants avec lequel elle cohabita et qu'elle tutoya : Claude Lanzmann²⁵. La même année, deux volumes rassemblant les textes autobiographiques de Beauvoir paraissent dans la prestigieuse « Bibliothèque de la Pléiade », accompagnés d'extraits de journaux inédits et de notes de travail pour ses livres en cours de rédaction. Outre ces publications en français, ces dernières années la « Beauvoir Series » (collection Beauvoir), dirigée par Margaret Simons et Sylvie Le Bon de Beauvoir, a permis d'exhumer, de traduire et de publier ou de republier en anglais nombre des écrits de jeunesse de Beauvoir, qu'il s'agisse d'essais de philosophie morale ou politique ou d'articles écrits pour *Vogue* et le *Harper's Bazaar*.

Ces nouveaux éléments confirment que Beauvoir a omis bien des choses dans ses Mémoires – mais ils éclairent aussi certaines des raisons susceptibles d'expliquer de telles

impasses. À l'âge d'Internet, où nous sommes en permanence submergés d'informations, il est difficile d'imaginer combien l'entreprise autobiographique de Beauvoir défiait la bienséance. Ses quatre volumes (six, si l'on compte les essais consacrés à la mort de sa mère et à celle de Sartre) faisaient entrer le lecteur dans l'intimité de l'auteur. Cependant, Beauvoir n'a jamais promis de tout dire : elle a au contraire prévenu ses lecteurs qu'elle avait volontairement passé sous silence certains événements²⁶.

Les sources nouvelles les plus récentes – les cahiers et les lettres inédites à Claude Lanzmann – révèlent que ce ne sont pas juste des amants qu'elle a laissés dans l'ombre, mais les fondements de sa philosophie de l'amour et l'influence de sa propre pensée sur Sartre. Toute sa vie, elle a été harcelée par des gens doutant de sa compétence ou de son originalité – certains allant jusqu'à suggérer que Sartre était l'auteur de ses livres. Même le « projet colossal » que représente *Le Deuxième Sexe* fut accusé de reposer sur « deux maigres postulats » que Beauvoir aurait empruntés à *L'Être et le Néant* de Sartre ; elle se vit reprocher de se référer aux travaux de Sartre « comme à un texte sacré²⁷ ». Dans certains de ses écrits, elle dénonce et démonte explicitement ce genre d'attaques. Toujours est-il qu'elle les subit toute sa vie et même encore après sa mort. Outre la nécrologie déjà citée qui la taxait de simple vulgarisatrice, un autre article la présentait avec mépris comme « incapable d'inventer²⁸ ».

Le lecteur contemporain sera probablement surpris d'entendre une telle femme accusée de manquer d'originalité. Pourtant, c'était (et c'est encore, malheureusement) un reproche fréquemment adressé aux femmes écrivains – que souvent, d'ailleurs, elles intériorisent. Beauvoir avait évidemment ses propres idées, dont certaines très proches de celles qui firent la notoriété de Sartre ; pendant un an, elle écrira ses articles à sa place sans que personne ne se doute

de rien. Sartre a lui-même reconnu qu'il lui devait l'idée de faire de *La Nausée* une fiction plutôt qu'un traité philosophique abstrait, et que, lectrice intransigeante, elle avait contribué, tout au long de sa carrière, à améliorer ses manuscrits avant publication. Dans les années 1940 et 1950, Beauvoir élaborait et publia sa propre philosophie, critiquant Sartre jusqu'à lui faire revoir ses positions. Dans son dernier texte autobiographique, elle réplique aux attaques mettant en doute ses compétences personnelles, en rappelant avec force qu'elle avait sa propre philosophie de l'être et du néant avant de rencontrer Sartre (qui publiera par la suite son *Être et le Néant*), et qu'elle ne parvenait pas aux mêmes conclusions que lui. Mais ces revendications d'indépendance et de singularité ne furent guère entendues, pas plus que ses déclarations selon lesquelles certaines idées reconnues comme « sartriennes » n'étaient pas vraiment propres à Sartre.

Ce qui m'amène à ma seconde réponse à la question : pourquoi devons-nous reconsidérer la biographie de Beauvoir aujourd'hui ? Une biographie est un miroir des préoccupations d'une société, de ses valeurs – or la confrontation aux valeurs d'une autre personne à une autre époque nous instruit en retour sur les nôtres. *Le Deuxième Sexe* a dénoncé de nombreux « mythes » de la féminité comme n'étant que la projection des peurs et des fantasmes masculins sur les femmes²⁹. Nombre de ces mythes, en effet, déniaient aux femmes le statut d'agents – c'est-à-dire d'êtres humains conscients, qui font des choix et des projets de vie, qui veulent aimer et être aimés en tant que tels, et qui souffrent d'être réduits à l'état d'objets par le regard des autres. Avant sa rencontre avec Sartre, et même un an avant sa fameuse discussion avec son père sur la définition de l'amour, soit à l'âge de 18 ans, Beauvoir écrivait dans son journal : « Il y a plusieurs choses que je hais dans

l'amour³⁰. » L'objet de ses reproches était avant tout d'ordre moral : les hommes et les femmes n'étaient pas soumis aux mêmes principes. La tradition dans laquelle Beauvoir avait été élevée voulait que, pour devenir une personne morale, il fallait apprendre à « aimer son prochain comme soi-même ». Mais, d'après son expérience, cette injonction n'était guère appliquée : la plupart du temps, les gens s'aimaient trop eux-mêmes, ou bien trop peu ; aucun exemple, ni dans les livres ni dans la vie, ne répondait à ses attentes.

Ces attentes seront-elles comblées par les amours qu'elle vivra par la suite ? Rien n'est moins sûr. Ce qui est sûr, en revanche, c'est que Beauvoir affirma et réaffirma sa décision de mener une existence philosophique, menée en conscience et guidée par les valeurs intellectuelles qu'elle se donnerait, une vie de liberté. C'est dans cette perspective qu'elle s'adonna à l'écriture, s'essayant à divers genres littéraires, et dialogua toute sa vie avec Sartre. Il importe aujourd'hui de reconsidérer la vie de Beauvoir car, si l'imaginaire populaire a retenu que Sartre et Beauvoir étaient liés par « l'amour », c'est là un terme très ambigu, un concept précisément soumis à l'examen philosophique par Beauvoir des décennies durant.

Reconsidérer la vie de Beauvoir est également important eu égard au mécontentement croissant manifesté par la philosophe quant au portrait que l'on dessinait d'elle – à la façon, notamment, dont le personnage « Simone de Beauvoir » n'échappait à l'histoire du mariage traditionnel que pour être rattrapé par un autre genre d'intrigue amoureuse. Même après sa mort, les idées reçues sur « ce que veulent les femmes » et « ce que peuvent les femmes » continuèrent d'affecter sa mémoire. Sur le plan amoureux comme intellectuel, elle s'est vue réduite au rôle de proie de Sartre.

Sur le plan amoureux, l'idée d'une Simone de Beauvoir victime de Sartre repose largement sur la croyance selon laquelle, en matière d'« amour », toutes les femmes, au fond, désirent la même chose : un engagement monogame à vie avec un homme. Pendant les cinquante ans que dura le « couple légendaire », Sartre ne cacha pas ses nombreuses amours « contingentes ». Beauvoir, au contraire, eut *apparemment* (parce qu'elle n'en parlait pas dans ses Mémoires) peu de relations contingentes avec d'autres hommes, et plus aucune après ses 50 ans. Certains en conclurent que Sartre l'avait piégée en l'attirant dans une relation abusive où, bien que n'étant pas mariés, ils jouaient les rôles sempiternels du coureur de jupons et de la femme fidèle. D'autres fois, Beauvoir est décrite comme victime de normes patriarcales selon lesquelles, notamment, une femme mûre ou une intellectuelle n'est pas aussi désirable qu'un homme mûr ou un intellectuel. Parfois enfin, elle est dépeinte comme le jouet de sa propre bêtise. Ainsi, selon Bianca Lamblin, son ancienne étudiante, Beauvoir « avait elle-même creusé le lit de son propre malheur³¹ » en tournant le dos au mariage et à la famille. D'après Louis Menand, dans le *New Yorker*, « Beauvoir était une femme exceptionnelle, mais elle n'était pas de glace. Même si la plupart de ses aventures avaient une dimension amoureuse, il apparaît clairement dans son œuvre, quasiment à chaque page, qu'elle aurait volontiers renoncé à toutes ces liaisons si elle avait pu avoir Sartre pour elle toute seule ».

À l'opposé, les *Cahiers de jeunesse* de Beauvoir montrent que, dans les semaines suivant sa rencontre avec Jean-Paul Sartre, elle lui assigna un seul rôle irremplaçable. Elle écrit ainsi, toute à son bonheur de l'avoir trouvé : « Sartre [...] est en mon cœur, en mon corps et surtout (*car en mon cœur et mon corps bien d'autres pourraient être*) l'ami incomparable de ma pensée [...] »³². » Il s'agissait entre eux d'amitié

plutôt que d'amour, expliqua-t-elle plus tard dans une lettre à Nelson Algren, car Sartre « n'est pas passionné par la sexualité. C'est un homme chaleureux, vivant, en tout sauf au lit. J'en eus vite l'intuition, malgré mon manque d'expérience, et peu à peu ça nous parut inutile, voire indécent de continuer à coucher ensemble³³ ».

« La grande histoire d'amour du siècle » serait-elle donc en fait l'histoire d'une amitié ?

Sur le plan intellectuel aussi, on a voulu voir en Beauvoir la victime de Sartre, invoquant qui le patriarcat, qui sa faiblesse personnelle. Beauvoir avait-elle intériorisé la misogynie ? Manquait-elle de confiance dans ses aptitudes en philosophie ? Toute sa vie durant, Beauvoir s'est vue accusée de « vulgariser » les idées de Sartre. Elle a été utilisée, pour reprendre une métaphore de Virginia Woolf, comme un miroir flatteur doté du « pouvoir magique et délicieux de réfléchir une image de l'homme deux fois plus grande que nature³⁴ ». Pire encore : on lui a reproché de se complaire dans ce rôle de faire-valoir.

Cela étant dit, il est difficile de déterminer quelle part de ce supposé statut ancillaire est dû au comportement réel de Sartre et Beauvoir et quelle part s'explique par le sexisme culturel ambiant. Aujourd'hui encore, nous savons que les femmes sont plus souvent définies en termes relationnels (personnels ou familiaux) que professionnels ; sont plus volontiers décrites par des tournures verbales passives qu'actives ; font l'objet de tournures concessives génériques (comme dans la formule suivante : « Bien qu'étant une femme, Simone de Beauvoir pensait comme un homme ») et plus souvent paraphrasées que citées *verbatim*.

Durant toute sa carrière, Beauvoir a fait l'objet d'une surenchère de formules illustrant, aux yeux du public, son statut de pâle doublon de Sartre – voire pire :

The New Yorker, 22 février 1947

« L'homologue féminin de Jean-Paul Sartre » ; « la plus jolie existentialiste qu'on ait jamais vue ».

William Barrett (philosophe), 1958

« Cette femme, son amie, auteur d'un manifeste féministe ³⁵. »

Le Petit Larousse, 1974

« Simone de Beauvoir : femme de lettres, disciple de Sartre. »

The Times of London, 1986

« Dans sa pensée philosophique comme politique, elle se range derrière lui ³⁶. »

Le Petit Larousse, 1987

« Simone de Beauvoir : disciple et compagne de Sartre, fervente féministe. »

Anna Boschetti (*Sartre et « Les Temps modernes »*, 1990)

La « compagne » de Sartre, qui « applique, diffuse, éclaire, soutient et administre » ses « principes philosophiques, esthétiques, éthiques et politiques » ³⁷.

The Times Literary Supplement, 2001

« L'esclave sexuelle de Sartre ³⁸ ? »

Comme ses mots à elle sont restés en grande partie inaccessibles jusqu'à une période relativement récente, même ses commentateurs les mieux informés l'ont souvent dépeinte comme une femme passivement tombée sous le charme de Sartre. Sur le plan intellectuel, Beauvoir a été décrite comme « une philosophe cachée », ayant renoncé à la philosophie (et se positionnant ainsi comme « subordonnée à Sartre ») parce qu'elle considérait la réussite intellectuelle comme incompatible avec la séduction ³⁹. Sur le plan sentimental, écrit Toril Moi, la relation de Beauvoir

avec Sartre semblait demeurer « un domaine sacro-saint de son existence, devant échapper à tout prix à l'examen critique⁴⁰ ». D'après bell hooks, « Beauvoir laissait Sartre s'appropriier ses idées sans même la citer⁴¹ ». En réalité, sur le plan personnel, Beauvoir fut critique envers Sartre dès les premiers jours de leur relation ; et sur le plan philosophique, elle n'a cessé d'affirmer son originalité – de façon plus véhémement, il est vrai, à la fin de sa vie, à force d'entendre circuler l'idée, largement exagérée et privée de sa réciproque, de l'influence de Sartre sur elle.

Si certains, donc, ont vu en Beauvoir une victime, d'autres l'ont décrite comme une prédatrice. La publication posthume de ses lettres à Sartre du journal qu'elle avait tenu pendant la Seconde Guerre a révélé qu'elle avait eu des relations sexuelles avec trois jeunes femmes, toutes d'anciennes étudiantes, à la fin des années 1930 et au début des années 1940. Et que Sartre avait également été, après elle, l'amant de certaines d'entre elles. Il est déjà scandaleux, pour ses détracteurs, que Simone de Beauvoir ait usé de son emprise sur des femmes plus jeunes qu'elle pour les séduire, mais aurait-elle en outre servi de « rabatteuse » pour Sartre ? Le pacte qui unissait le couple était fondé sur la transparence – c'était un élément-clé de la mythologie entourant leur relation. Aussi la révélation du fonctionnement de ces trios provoqua-t-elle consternation, écoëurement et un véritable lynchage médiatique : il apparaissait soudain que « ces deux défenseurs de la vérité n'avaient pas arrêté de mentir à toute une cohorte de demoiselles fragiles et instables⁴² ».

Toutefois, là encore, le mépris suscité fut étrangement asymétrique : parce que Beauvoir était une femme, plus précisément *la* femme qui avait écrit *Le Deuxième Sexe*, on trouva d'autant plus choquant qu'elle ait pu se rendre coupable de tels agissements. Quand la traduction anglaise du

Journal de guerre parut en 2009, une critique outrée rédigea un article intitulé : « Le Mensonge et le Néant », tant elle était offusquée de lire sous la plume de Beauvoir « des pages et des pages mensongères⁴³ ». Aux yeux de certains lecteurs, cette Beauvoir-là ne s'intéressait qu'à elle, et ses romans étaient bouffis d'orgueil. Quand ses lettres à Sartre furent publiées en anglais en 1991, Richard Heller la taxa de femme « insipide », déplorant la dimension « affligeante et narcissique de cette correspondance⁴⁴ ».

On comprend que les lecteurs aient été tentés de se détourner de Beauvoir en découvrant ce qu'elle racontait de ces femmes. L'une de ses liaisons, d'ailleurs, avec qui Beauvoir resta amie jusqu'à sa mort, publia un témoignage à charge après la parution posthume des lettres de Beauvoir à Sartre. Malgré le temps – plusieurs dizaines d'années – séparant leur publication des faits concernés, elle s'était sentie instrumentalisée et trahie à leur lecture. Alors, qui croire – et quand ? Quel poids accorder aux accusations visant celle qui bientôt formulerait une morale implacable, exigeant que les femmes soient traitées avec le respect dû à leur dignité d'êtres libres et conscients ? N'est-ce pas grâce à Beauvoir que le terme « sexisme » est entré dans le dictionnaire français⁴⁵ ? Elle a été encensée par des féministes telles que Toril Moi et bell hooks comme « le symbole même de l'intellectuelle du XX^e siècle », « la seule femme intellectuelle, écrivaine et philosophe, qui a vécu pleinement la vie de l'esprit comme je rêvais de le faire⁴⁶ ».

Ces questions ne sont pas anodines, car de nombreuses féministes se réfèrent à Beauvoir pour étayer leurs revendications – sans se soucier de savoir si celle-ci aurait ou non été d'accord avec elles. « Simone de Beauvoir » est devenu un produit iconique du féminisme et du post-féminisme : « une marque d'elle-même, une personne transformée en marque⁴⁷ ». Or nul n'ignore que rien n'est plus fragile

qu'une image de marque. Tandis que des féministes louaient la justesse de son analyse de l'oppression subie par les femmes, certains de ses contemporains, indignés notamment par sa critique de l'amour romantique, ne manquaient pas une occasion de la rabaisser ou de l'insulter. Quand, dans un extrait du *Deuxième Sexe* paru en mai 1949, elle expliquait que ce que veulent les femmes, ce n'est pas une lutte des sexes, mais plutôt (entre autres choses) sentir chez l'homme « à la fois désir et respect ⁴⁸ », le romancier François Mauriac se gaussa : « Le sujet traité par Mme Simone de Beauvoir, "l'initiation sexuelle de la femme", est-il à sa place au sommaire d'une grave revue philosophique et littéraire ⁴⁹ ? » Quand Pascal se demande si amour et justice sont compatibles, il fait de la philosophie. Quand Kant ou Mill débattent du rôle de l'amour dans la morale, ils font de la philosophie ⁵⁰. Mais quand Beauvoir élargit le débat sur amour et justice aux relations intimes entre hommes et femmes, elle se fait ironiquement appeler « Madame » – façon de souligner son statut de célibataire – et accuser de trivialité.

Rétrospectivement, Beauvoir semble bien avoir subi une attaque *ad feminam* : si ses détracteurs parvenaient à la décrédibiliser en tant que femme déviant de la norme féminine ; en tant que philosophe sans originalité et devant tout à Sartre ; ou encore en tant que personne incapable de se conformer à ses propres principes moraux, alors ses idées seraient rejetées sans autre forme de procès au lieu d'être débattues sérieusement.

En principe, bien entendu, hommes et femmes peuvent également tomber sous le coup d'un sophisme *ad hominem*, cette stratégie argumentative consistant à détourner l'attention du véritable sujet en s'en prenant au caractère ou aux intentions d'une personne. Mais à Beauvoir on n'a pas simplement reproché son mauvais caractère ou ses intentions

perverses : elle fut accusée d'être contre-nature, d'être *une femme* ratée. De récentes recherches en psychologie montrent qu'une femme ayant atteint un statut que l'on appelle *agentique* – au sens où elle est maîtresse de ses actes, grâce à ses compétences, son assurance, sa capacité à s'affirmer – est souvent sanctionnée par des « pénalités de dominance sociale ». Si des femmes s'affranchissent de la hiérarchie des genres en se battant pour obtenir ou en obtenant effectivement un statut de premier plan ou des postes traditionnellement réservés aux hommes, elles passent souvent pour arrogantes ou agressives, et sont pénalisées en se faisant rabaisser ou humilier – parfois de façon totalement inconsciente – afin que soit préservée la hiérarchie des genres⁵¹.

Beauvoir a transgressé cette hiérarchie à la fois en pratique et en théorie : ses idées avaient le pouvoir de révolutionner la vie des hommes et des femmes, et elle-même s'est efforcée de vivre selon ces principes. En ce sens, les enjeux de la biographie de Beauvoir – son histoire personnelle et sa relation avec Sartre – ne se limitent pas à la recherche de la vérité sur cette femme et cet homme particuliers, mais à la vérité sur les hommes et les femmes en général. Dans le paysage intellectuel actuel, on considère de moins en moins comme expression d'une vérité universelle les jugements portés sur de larges catégories telles que celles d'« homme » et de « femme », et ces catégories elles-mêmes sont remises en question. Si cela est possible aujourd'hui, c'est en partie grâce aux idées de Beauvoir. Ce qui n'empêche, comme nous le verrons, que Beauvoir fut souvent sanctionnée pour son audace à les penser. D'après la philosophie de Beauvoir – telle qu'on peut la lire dès les *Cahiers de jeunesse* et jusqu'à son dernier essai, *La Vieillesse* –, deux dimensions sont à l'œuvre dans le devenir d'une personne : la vision « du dedans » et la vision « du dehors ». Pour approcher de la vision « du dedans » de Beauvoir, en tout cas pour certaines

parties de sa vie, nous dépendons presque entièrement de ses Mémoires. Or il est parfois permis de douter de ce qu'elle nous dit dans ces textes ; c'est pourquoi je le signalerai, autant que possible, quand les nouvelles sources dont nous disposons révèlent des omissions ou des contradictions entre différentes versions.

Un autre point qui me paraît important : le regard porté par Beauvoir sur elle-même a évolué au cours de sa vie. Nous savons, de fait, que la représentation que les humains se font d'eux-mêmes change au cours du temps ; de nombreuses études de psychologie ont montré que, pour mieux accompagner ces modifications de l'image de soi, notre mémoire sélectionne nos souvenirs⁵². Nous savons aussi que la façon dont les gens se perçoivent change en fonction de leurs interlocuteurs. Dans le cas de Beauvoir, certaines parties de sa vie sont documentées par des lettres et des journaux intimes, mais les lettres ont toujours un destinataire et même les journaux peuvent tout à fait être écrits dans la perspective d'être un jour publiés. D'après Voltaire, tout ce que l'on doit aux morts est la vérité⁵³, mais entre ce qu'on se raconte à soi-même, ce qu'on raconte aux autres et ce que les autres racontent de nous, où se trouve la vérité ?

Question délicate, et d'autant plus ardue que le sujet de la biographie est une femme. Comme le note en effet Carolyn Heilbrun, « les biographies de femmes, quand du moins elles existent, ont été rédigées dans les limites de ce qu'il est acceptable d'évoquer et du consensus sur ce qui, inversement, peut être laissé de côté⁵⁴ ». La vie de Beauvoir défiait toute convention ; sans même parler des problèmes de confidentialité et de légalité soulevés par ses écrits, ceux-ci eussent été encore plus scandaleux et propres à lui aliéner ses lecteurs si elle s'était confiée de façon exhaustive et transparente. C'est pourquoi elle a exclu de ses Mémoires une grande partie de sa philosophie et de ses relations ;

laissé de côté une bonne part de sa « vision du dedans ». De multiples facteurs expliquent ce choix : nous les aborderons en contexte, au fil du récit biographique. Mais avant cela, Beauvoir étant philosophe, soulevons encore une dernière question : qu'est-ce qui justifie l'entreprise biographique dans le cas particulier de sa vie et de son œuvre ?

Certains philosophes, en effet, trouvent peu pertinent de lire la biographie des grands penseurs, arguant que leurs idées se trouvent dans leurs livres. Que leur existence ait été passionnante ou ennuyeuse, elle ne relève pas de la philosophie. D'autres, en revanche, soutiennent que l'œuvre d'une personne ne peut se comprendre indépendamment de sa vie, et que, dès lors, étudier la vie d'un philosophe est nécessaire pour saisir la véritable signification de son œuvre. Le danger de la première approche, dite compartimentale, est son anhistoricité, susceptible d'engendrer des erreurs : par exemple, une telle lecture a conduit à faussement attribuer à Sartre l'élaboration de la morale existentialiste (quand bien même les travaux de Beauvoir sur le sujet avaient été écrits et publiés avant, tandis que ceux de Sartre ne le furent que de façon posthume).

Dans la seconde approche, le risque est de *réduire* l'individu à n'être que l'effet de causes extérieures. Les biographies « réductives » sont souvent guidées par une hypothèse préalable que l'on cherche à vérifier dans la vie de la personne plutôt que de laisser cette vie parler d'elle-même. S'il peut être très éclairant, ce type d'approche tend à nier la liberté d'action de son sujet, représenté comme le seul produit de son enfance ou de sa classe plutôt que comme la personne qu'il a décidé de devenir⁵⁵.

Beauvoir, pour sa part, aurait rejeté la séparation radicale de la « vie » et de l'« œuvre » – comme si travailler ce n'était pas vivre, et comme si vivre n'impliquait pas nécessairement de travailler. L'un des éléments-clés de sa philosophie est

que tout individu est *situé* dans un contexte particulier, dans un corps particulier, en un temps, un lieu et un réseau de relations particuliers. Cette situation détermine la façon dont chacun se représente sa place dans le monde et évolue au cours de sa vie. En outre, dans le cas des femmes, cette situation a été façonnée par des siècles de sexisme.

C'est pourquoi retracer la vie de Beauvoir implique de se confronter à un autre type de réductionnisme : non seulement celui qui consiste à lire son existence à travers le filtre des expériences marquantes de sa jeunesse ou autres lunettes psychanalytiques, ou encore sur la base de considérations économiques, de classe ou sociales, mais aussi celui qui se focalise sur les structures du sexisme. Nous savons aujourd'hui que ses œuvres ont été coupées, mal ou non traduites en anglais, et que dans certains cas les coupes ou les mauvaises traductions ont altéré leur rigueur philosophique et leur message politique. Encore faut-il se demander pourquoi ses écrits ont subi un tel sort. Au XXI^e siècle, le « féminisme » demeure un concept controversé, susceptible de multiples interprétations. Ce qui pour une femme est un « libre choix » pour une autre relève de l'oppression. Ce qui chez un homme n'est qu'une plaisanterie est pur sexisme venant d'un autre. C'est précisément de ce genre d'ambiguïtés que traite la philosophie la plus aboutie de Beauvoir.

Dans les écrits philosophiques et autobiographiques de Beauvoir, la tension entre liberté et nécessité apparaît comme un élément essentiel de la construction de la personne morale. Ses écrits littéraires explorent aussi ce thème, bien que leur lien avec l'expérience personnelle de Beauvoir soit moins évident. Dans son roman de 1945, *Le Sang des autres*, le personnage d'Hélène s'oppose à ce que l'on réduise ses pensées ou son comportement à son appartenance à la classe inférieure : « C'est marrant, cette manière d'expliquer toujours les gens par le dehors ; on dirait que

ce qu'on pense, ce qu'on est, ça ne dépend pas de nous⁵⁶. » La même tension se retrouve dans sa philosophie : par exemple dans son essai *Pour une morale de l'ambiguïté*, Beauvoir note que « [...] la notion même d'action perdrait tout sens si l'histoire était un déroulement mécanique où l'homme n'apparaît que comme un conducteur passif de forces étrangères [...] »⁵⁷.

Cette biographie ne prétend pas saisir la « vraie » Simone de Beauvoir, car aucun biographe ne saurait adopter un point de vue divin sur une vie humaine. Bien plutôt, l'objectif de ce livre est de tenir le délicat équilibre entre, d'une part, la stricte séparation de la vie et de l'œuvre, et, d'autre part, la réduction de l'œuvre à la vie. Nous montrerons que ce que Beauvoir a réalisé lui revient pleinement, mais reconnaitrons aussi – avec Beauvoir – que devenir une femme, c'est aussi ne pas tout contrôler de la personne que l'on devient. Citons par exemple *Le Deuxième Sexe* : « [...] la femme était ainsi condamnée à ne posséder qu'une puissance précaire : esclave ou idole, ce n'est jamais elle qui a choisi son lot⁵⁸ ». Par la suite, elle comprit que son personnage public, doté d'un réel pouvoir, exigeait d'elle d'incarner « Simone de Beauvoir », alors que, selon sa philosophie, elle ne pourrait jamais que continuer à devenir elle-même.

Dès l'âge de 15 ans, Beauvoir s'était découvert une impérieuse vocation d'écrivain ; pour autant, elle ne s'est pas toujours satisfaite de ce qu'elle devenait. Dans un de ses premiers essais philosophiques, intitulé *Pyrrhus et Cinéas*, Beauvoir notait que personne ne désire la même chose toute sa vie. « Il n'est aucun instant d'une vie où s'opère une réconciliation de tous les instants⁵⁹. » Parfois, Simone de Beauvoir sentait que sa vie serait une source à laquelle d'autres puiseraient. D'autres fois, elle était envahie par le doute, se reprochait son attitude, envers elle-même comme envers les autres. Elle réforma son esprit et révolutionna les mentalités. Elle

lutta contre la dépression. Elle aimait la vie ; mais elle était effrayée par la vieillesse et terrifiée par la mort.

Vers la fin de sa vie, Beauvoir accepta de se laisser interviewer par Deirdre Bair, qui projetait d'écrire sa biographie : elle appréciait, notamment, que Bair veuille retracer toute son existence, pas seulement son engagement féministe⁶⁰. Beauvoir n'aimait pas être réduite à une seule dimension. Le livre de Bair – première biographie posthume de Beauvoir (1990), à laquelle beaucoup se réfèrent encore – a ainsi le mérite de reposer sur une série d'entretiens avec son sujet. À bien des égards, toutefois, Bair ne fit que reproduire les éléments que Beauvoir avait déjà dévoilés par ailleurs.

Cette nouvelle biographie est la première à puiser dans un matériau que Beauvoir n'a pas déjà elle-même rendu public : à montrer la formation de l'intellectuelle *avant* sa rencontre avec Sartre, à décrire comment elle a élaboré et défendu sa philosophie de la liberté, à expliquer pourquoi elle a choisi d'écrire des romans afin de mieux s'adresser à la liberté de ses lecteurs, comment écrire *Le Deuxième Sexe* a changé sa vie, et comment elle en est venue à l'écriture autobiographique et à l'engagement féministe parce qu'elle voulait que ses travaux non seulement frappent l'imagination, mais aussi changent concrètement les conditions de vie de ses lecteurs.

Écrire ce livre fut une entreprise extrêmement intimidante – parfois même glaçante. Beauvoir était avant tout une personne humaine, dont je ne veux surtout pas déformer le souvenir – pas même dans ses aspects les plus troublants, sidérants ou dérangeants. Si documentée que soit une vie, cette somme d'informations ne saurait se substituer à la vie même. J'ai été amenée à effectuer des choix, bien consciente, ce faisant, d'être moi-même orientée par ma propre situation et dépendante par ailleurs de la sélection déjà opérée par Beauvoir. J'ai tenté de montrer toutes les

facettes de son humanité : son assurance et ses doutes, son énergie et son désespoir, ses appétits intellectuels et ses passions charnelles. Je n'ai pas mentionné toutes ses conférences, tous ses amis, tous ses amants. Je traite en revanche de sa philosophie, sans quoi je n'aurais pu rendre compte de ses contradictions ni de ses contributions.

Beauvoir eut une vie épique : globe-trotter, elle croisa la route de Picasso et Giacometti, Joséphine Baker, Louis Armstrong et Miles Davis, ainsi que d'un nombre exceptionnel de personnalités littéraires, philosophiques et féministes du XX^e siècle. Charlie Chaplin et Le Corbusier participèrent à des fêtes en son honneur à New York, et elle avoua un jour avoir fumé six joints d'affilée sans que ça lui fasse le moindre effet⁶¹. Mais, sans la philosophie, Simone de Beauvoir ne serait pas devenue « Simone de Beauvoir », ce qui est notable pour deux raisons très importantes : parce qu'il est temps d'en finir avec le mythe de Beauvoir disciple de Sartre ; et parce que leurs désaccords et leurs discussions constituent l'un des vecteurs essentiels qui lui permirent de devenir elle-même.

Mais l'un d'eux seulement. En 1963, Beauvoir confiait ainsi :

La dimension publique d'une vie d'écrivain, ça n'en est précisément qu'une seule dimension, et je considère que tout ce qui a relation à ma carrière littéraire, c'est un aspect de ma vie privée. Et justement, je voulais essayer de mettre au point, pour moi-même autant que pour les lecteurs, ce que ça représente, du point de vue privé, que d'avoir une certaine existence publique⁶².

Beauvoir était critique envers la philosophie de Sartre comme envers son amour – et pourtant, il resta à ses yeux celui qu'il devint dès les premières semaines après leur rencontre : « l'ami incomparable de [s]a pensée ». Ses pensées,



Simone de Beauvoir entourée de sa famille paternelle
à Meyrignac, été 1908.

De gauche à droite : Georges, Ernest (le grand-père de Simone),
Françoise, Marguerite (la tante de Simone) et son mari Gaston
(le frère de Georges).

subversives aux yeux de ses contemporains, seront étouffées, tournées en ridicule, méprisées. Elle n'en choisit pas moins un mode de vie qui lui permette de les développer, confiante en la valeur et la fécondité de son esprit. À 19 ans, elle notait ainsi dans son journal : « J'ai reconnu que le plus profond de ma vie était ma pensée⁶³. » Et, malgré toutes les autres facettes d'elle-même révélées par la vie, 51 ans plus tard, à l'âge de 70 ans, Beauvoir reconnaissait encore : « J'ai toujours pensé que la tête seule était importante⁶⁴. »

D'après Virginia Woolf, « il y a certaines histoires que chaque génération doit raconter à nouveau⁶⁵ ». Mais en ce qui concerne Beauvoir, son histoire a jusqu'ici été trop largement occultée pour être racontée. Ce que révèlent ses

journaux et sa correspondance – quant à son amour de la philosophie, son désir d’inventer de nouvelles façons d’aimer – redessine les contours de la vie qui en découle.

UNE FILLE CHEZ LES BERTRAND DE BEAUVOIR

Simonne Lucie Ernestine Marie Bertrand de Beauvoir¹ est née le 9 janvier 1908 à 4 h 30 du matin au cœur du VI^e arrondissement de Paris, dans un milieu corseté de conventions sociales. Sa première bouffée d'air venait des fenêtres d'un deuxième étage surplombant le boulevard Raspail, et elle n'avait pas 4 ans qu'elle maîtrisait déjà l'art de tirer d'élégantes cartes à son nom du petit sac en velours dont elle s'équipait lorsqu'elle accompagnait sa mère en visite². Beauvoir vivra presque toute sa vie dans ce même quartier chic de Paris, mais, au moment de sa naissance, le train de vie de sa famille était en plein déclin. Les Bertrand de Beauvoir appartenaient à la haute bourgeoisie bourguignonne. L'un de leurs ancêtres avait été gratifié d'un titre aristocratique en 1786, peu avant de se faire couper la tête dans la tourmente post-révolutionnaire, en 1790. Bien que cet événement remonte à plus d'un siècle avant la naissance de Beauvoir, il a divisé ses biographes dans leur évaluation du statut social de sa famille : pour Bair, le lignage de Beauvoir est important, tandis qu'Hélène, la sœur de Simone, en fait peu de cas. Après la décapitation de leur vénérable

ancêtre, les Bertrand de Beauvoir délaissèrent en effet toute prétention aristocratique³.

S'ils possédaient encore un château dans le Limousin, le père de Simone, Georges de Beauvoir, n'étant pas l'aîné, n'était pas destiné à en hériter. Ce dernier, intelligent et bel homme, avait nourri jadis une ambition que ses parents ne partageaient pas : il voulait être acteur. Son père l'avait incité à embrasser une profession plus respectable et les convenances avaient eu raison de son projet. Georges étudia le droit et entra au cabinet d'un avocat parisien réputé. Il n'était guère entreprenant : ni son père ni son frère n'avaient eu à travailler pour vivre, et bien que sa mère ait tenté de lui inculquer la valeur du travail, la greffe ne prit jamais vraiment. Toutefois, comme il cherchait à se marier, il finit par quitter son poste de secrétaire et ouvrir son propre cabinet, espérant ainsi rendre sa situation plus attractive.

Par l'entremise de son père, une candidate convenable fut trouvée : Françoise Brasseur, une jeune femme issue d'une famille du Nord et confortablement dotée. Bien qu'ayant un nom sans particule, les Brasseur étaient largement plus riches que les Bertrand de Beauvoir. Gustave Brasseur, le père de la promise, était un grand banquier verdunois. Françoise était son aînée, mais le cadet de ses soucis : la naissance de sa fille avait brisé son espoir d'avoir un héritier. Elle fut donc très vite envoyée au couvent, et ses parents s'en désintéressèrent jusqu'à ce qu'ils rencontrent des difficultés financières, qui leur rappelèrent soudain qu'elle était bonne à marier. Ce ne serait pas la dernière fois que les Brasseur exprimeraient leur déception à la naissance d'une fille : ayant subi cette réaction en tant qu'enfant, Françoise la subit encore en tant que mère, et toute sa vie elle souffrit de la froideur de ses parents⁴.

La première fois que les deux familles se rencontrèrent, en 1905, ce fut en terrain neutre, dans la station balnéaire de Houlgate, en Normandie. Françoise, que la perspective n'enchantait guère, appréhendait en outre le rituel artificiel auquel elle était censée se soumettre : selon la coutume, le premier regard que porterait sur elle son prétendant était soigneusement orchestré. À l'hôtel, elle était entourée de ses camarades du couvent en une mise en scène propre à rehausser sa beauté et son statut social, afin qu'il puisse apprécier le talent de sa future compagne à tenir salon à l'heure du thé. Après une cour de quelques semaines, Georges fit sa demande. Et quand bien même il s'agissait d'un mariage arrangé, dès avant la date de leurs noces, le 26 décembre 1906, Georges et Françoise étaient aussi unis par l'amour⁵.

Née juste après leur premier anniversaire de mariage, Simone se souvient de la véritable passion, sentimentale comme charnelle, que ses parents nourrissaient l'un pour l'autre quand elle était petite⁶. Toutefois, s'ils étaient heureux en ménage, sa mère et son père, âgés respectivement de 21 et 31 ans, tâtonnaient encore pour accorder leurs vies et leurs désirs parfois contradictoires. Leur adresse – 103, boulevard du Montparnasse – reflétait bien le statut social de Georges, mais leur mobilier non. Georges aurait voulu reproduire la splendeur de la maison de son père ; Françoise, de son côté, était jeune, provinciale, déroutée par son nouvel environnement.

Malgré leurs différences (ou peut-être parce qu'un contexte favorable les laissait en sommeil), durant quelques mois bienheureux, la famille trouva un rythme de croisière. La bonne, Louise, s'occupait de baigner et de nourrir Simone ; elle se chargeait aussi de la cuisine et d'autres tâches domestiques. Georges partait chaque matin travailler

au tribunal et ramenait souvent à Françoise, le soir, un bouquet de ses fleurs préférées. Tous deux jouaient un peu avec leur bébé avant que Louise le couche, puis ils dînaient ensemble une fois celle-ci disponible pour les servir, et consacraient leur soirée à lire à haute voix et à broder. Georges considérait comme son devoir de dispenser à sa femme une culture digne de son rang ; Françoise considérait comme le sien de ne jamais, par la quantité ou la nature de ce qu'elle apprenait, outrepasser ce qui était digne de son sexe.

Deux ans et demi après leur mariage, en 1909, ils n'avaient toujours pas touché la dot de Françoise quand le père de celle-ci, à son grand déshonneur, dut fuir Verdun à la hâte. Un ordre de liquidation avait été prononcé en juillet 1909 à l'encontre de la banque de Gustave Brasseur : tout fut saisi jusques aux biens personnels de la famille. Pour ajouter l'affront à l'offense, il fut envoyé en prison, où il passa treize mois avant d'être jugé et condamné à une nouvelle peine de quinze mois. Comme il gardait toutefois une certaine influence, il fut relâché par anticipation. Il partit alors s'installer à Paris, avec sa femme et sa fille cadette, pour se rapprocher de Françoise et prendre un nouveau départ.

La tournure prise par les événements signifiait que la dot de Françoise ne serait jamais versée, ce qui, dans un premier temps, n'empêcha pas la famille Beauvoir de continuer à vivre dans l'harmonie et l'insouciance. Ils étaient heureux ; leur avenir semblait assuré : Georges tirait un salaire correct de son travail et son héritage avait été placé intelligemment – à ce qu'ils croyaient du moins. Georges était plein de tendresse pour son épouse, devenue à ses côtés une jeune femme riieuse et enjouée⁷.

Le 9 juin 1910, Françoise donna naissance à une seconde fille. Elle fut baptisée Henriette-Hélène Marie, mais on

l'appelait simplement Hélène ou encore, dans la famille, « Poupette » (petite poupée). Bien qu'elle n'ait eu que deux ans et demi de moins qu'elle, Simone voyait en Hélène une élève tributaire de son expérience et de sa tutelle ; elle était déjà professeur dans l'âme. La famille avait espéré un garçon, et Beauvoir perçut leur déception à la naissance, comme elle en témoigne dans ses Mémoires : « Il n'est peut-être pas indifférent qu'on eût soupiré autour de son berceau » (on notera l'euphémisme)⁸. Dans ses *Souvenirs*, Hélène rapporte qu'à sa naissance, ses grands-parents avaient envoyé à Georges et Françoise une lettre les félicitant pour l'arrivée d'un fils. Ils n'avaient pas pris la peine de réécrire leur message en apprenant que c'était une fille – et s'étaient contentés d'ajouter en post-scriptum : « J'apprends à l'instant la naissance d'une petite fille, que la volonté de Dieu soit faite⁹. »

Beauvoir évoque, à propos de ses jeunes années, un sentiment de profonde « sécurité¹⁰ », que seule altérera la prise de conscience qu'elle est, comme tout le monde, « condamnée à l'exil¹¹ » de l'état d'enfance. Elle aimait être en plein air, explorer la nature ; elle adorait courir à travers prés, examiner les feuilles et les fleurs, les cosses et les toiles d'araignées. Chaque été, toute la famille passait deux mois à la campagne : un mois chez Hélène, la sœur de Georges (à La Grillère, un château à tourelles du XIX^e siècle), et un mois à Meyrignac, dans la propriété de son père. Le château de Meyrignac était entouré d'un vaste domaine de plus de 200 hectares – largement de quoi, pour Simone, se perdre dans les beautés de la nature. Sa fascination pour les grands espaces sera une constante dans sa vie ; la campagne sera toujours pour elle synonyme de solitude, de liberté, de félicité¹². Malgré sa splendeur, toutefois, à la plus grande surprise de certains visiteurs parisiens, le château n'avait ni électricité ni eau courante¹³.

Par contraste, l'appartement parisien des Beauvoir était désormais luxueux, clinquant, et saturé de rouge – moquette rouge, salle à manger Renaissance rouge, rideaux de velours rouge et de soie rouge. Des miroirs couvraient les murs du salon, magnifiant l'éclat d'un lustre en cristal, et à table on utilisait des repose-couteau en argent. À la ville, Françoise venait dire bonne nuit à sa fille vêtue de robes de tulle et de velours avant de retourner jouer du piano à queue à ses invités. La solitude et les espaces naturels étaient plus rares : pour tout « terrain de jeux », Simone devait se contenter du jardin du Luxembourg¹⁴.

Simone était une lectrice précoce, et sa famille s'attachait à nourrir sa curiosité. Son père composa pour elle une anthologie de poésie, qu'il lui apprit à réciter « en y mettant le ton¹⁵ », tandis que sa mère ne lésinait pas sur les abonnements et autres inscriptions en bibliothèque¹⁶. L'année de la naissance de Simone, les lycées publics avaient enfin obtenu le droit de préparer les filles au baccalauréat. Mais, quand on s'appelait « de Beauvoir », on ne mettait pas ses filles à l'école publique. En octobre 1913 (Simone avait alors 5 ans et demi), on décida de l'inscrire dans un établissement privé catholique, l'institut Adeline-Desir (qu'elle surnomma le « Cours Desir »). *A posteriori*, Beauvoir se souviendra avoir sauté de joie à cette perspective ; pourtant, le seul fait d'aller à l'école était mal vu pour une fille de son milieu – quand on avait les moyens, on préférait embaucher une gouvernante. Elle n'y allait que deux jours par semaine – le mercredi et le samedi –, et le reste du temps son travail scolaire était supervisé par sa mère à la maison, son père suivant également de près ses progrès et ses succès¹⁷.

Les jours d'école, Hélène se languissait de sa sœur ; les deux filles ont toujours été très proches : elles avaient l'une pour l'autre une profonde affection, et par ailleurs n'avaient le droit de fréquenter d'autres enfants que s'ils avaient été

adoubés par leur mère. Or rares étaient leurs camarades à trouver grâce à ses yeux.



Françoise de Beauvoir avec ses filles, Hélène (à gauche) et Simone (à droite).

Si Georges et Françoise étaient gagas de leur fille aînée, ils ne traitaient pas Hélène selon ses mérites propres. Hélène n'ignorait pas que ses parents étaient fiers de Simone : quand sa sœur arrivait première en classe, elle était couverte d'éloges par leur mère ; mais s'il arrivait qu'elle aussi finisse première, Françoise attribuait son succès à sa chance d'avoir une grande sœur pour l'aider. Dans ses

Souvenirs, Hélène reconnaît qu'en tant que deuxième fille, elle n'était pas vraiment bienvenue. Toutefois, nuance-t-elle, « grâce à Simone, je n'en ai pas vraiment souffert, elle m'a toujours valorisée ». Et encore : « Elle était tellement gentille pour moi, c'était elle qui me défendait contre cette infériorité que l'on faisait ressortir, que l'on m'imposait¹⁸. » Les deux fillettes avaient peu de jouets à la maison, mais elles adoraient s'inventer des histoires et se raconter des secrets¹⁹.

À 7 ans, Simone fait sa première communion – inaugurant ainsi un rituel auquel elle s'adonnera trois fois par semaine, soit avec sa mère, soit dans la chapelle du Cours Desir. La même année, elle écrit le premier de ses textes qui nous soit parvenu, *Les Malheurs de Marguerite* : 100 pages manuscrites couchées dans un petit volume broché que lui avait offert son grand-père Brasseur²⁰.

Jusqu'à ses 8 ans, un seul autre enfant lui sembla digne d'estime : son cousin Jacques. Il avait six mois de plus qu'elle, mais avait reçu une éducation de garçon – et une bonne, qui plus est : Simone était éblouie par son assurance. Un jour, il lui fabriqua un vitrail avec son nom dessus. Ils décidèrent qu'ils étaient « mariés d'amour » et elle l'appela dès lors son « fiancé »²¹. Avec le recul, Hélène avoua que, si toutes deux n'avaient pas été aussi isolées, Simone n'aurait pas accordé autant d'importance à cet amoureux immature – mais le fait est que, pendant près de dix ans, elle est restée convaincue qu'elle l'épouserait. Quand elle entra en CE2 (à l'âge de 9 ans), Beauvoir rencontra, en dehors du cercle familial, une deuxième personne digne d'estime – une personne dont la vie et la mort la marqueront profondément. Élisabeth Lacoïn – Zaza, comme l'appelait Beauvoir²² – était une élève du Cours Desir, brillante et pleine de vie ; leur rencontre à l'école déboucha bientôt sur une émulation bienveillante. Zaza

ouvrit à Simone les portes d'une nouvelle dimension de la vie, délectable : l'amitié. Avec Hélène, Simone avait appris ce que c'était que dire « nous » ; avec Zaza, elle découvrait ce que l'on ressent quand un être vous manque.

Hélène de Beauvoir a décrit Zaza comme une fille extrêmement tendue, « un pur-sang vif et élégant, prêt à échapper à tout contrôle²³ », mais, aux yeux de Simone elle était formidable. Elle jouait merveilleusement du piano, avait une belle plume, assumait sa féminité sans rien perdre de son « audace masculine » et avait le cran non seulement d'admirer Racine (comme il se doit) mais de détester Corneille (ce qui ne se faisait pas). Elle avait des idées subversives, était capable, en plein récital de piano, de tirer la langue à sa mère – qui, malgré de telles démonstrations de « personnalité », lui conservait tout son son amour et son affection.

Aussi, pour Beauvoir, la découverte des douceurs de l'amitié s'accompagna-t-elle d'un arrière-goût amer : la comparaison.

Bientôt, toutefois, elle comprit qu'il était biaisé de comparer sa vie et sa mère avec celles de Zaza : « Je me sentais du dedans, je la voyais du dehors²⁴. » À 18 ans déjà, Beauvoir utilisait donc cette distinction, appelée à jouer un rôle si important dans son œuvre : cette « dualité si souvent constatée entre l'être que je suis en moi-même et l'être vu du dehors [...] »²⁵.

Rétrospectivement, Beauvoir reconnut que Madame Lacoïn, la mère de Zaza – comme l'avaient noté les parents de Simone le jour où ils encouragèrent leur fille à la fréquenter –, venait d'une bonne famille catholique, avait fait un bon mariage catholique et était une bonne mère de famille catholique de neuf enfants. Elle était également riche et suffisamment sûre de son statut pour tolérer les écarts de Zaza : en somme, elle pouvait se payer le luxe de

se moquer des conventions. Ce qui n'était pas le cas de Madame de Beauvoir.

Si une enfance pouvait se résumer aux commandements les plus impérieux qui la régissent, celle de Beauvoir se définirait ainsi : « Tu ne *feras* rien d'inconvenant » et « Tu ne *liras* rien d'indécent ». Françoise de Beauvoir était d'une sévérité implacable dans l'éducation de ses filles, nourrie qu'elle était de « bienséances provinciales et d'une morale de couventine²⁶ ». Son inébranlable foi en Dieu s'accompagnait d'une dévotion tout aussi zélée pour les bonnes manières : elle « ne songea jamais à protester – dans un sens ni dans l'autre – contre une inconséquence que sanctionnaient les usages mondains²⁷ ». S'il s'agissait, par exemple, de recevoir chez elle un ami vivant « dans le péché » avec une femme mais de fermer sa porte à la femme en question : ainsi soit-il ! D'après sa fille, Françoise distinguait à peine « le vice de la sexualité²⁸ » : le désir même était un péché à ses yeux. Puisque l'usage autorisait aux hommes certaines incartades, elle s'y pliait... et reportait sur les femmes sa désapprobation. Les questions « corporelles » la mettaient mal à l'aise, et elle n'aborda jamais le sujet avec ses filles – c'est sa cousine Madeleine qui instruisit Beauvoir de ce qui l'attendait à la puberté.

Madeleine était plus âgée que Simone, et elle était mieux renseignée sur le corps et ce que l'on pouvait faire d'« inconvenant » avec. Un jour d'été, à la campagne, elle expliqua à Simone et Hélène les changements qu'allait bientôt subir leur corps : il y aurait du sang et des bandages. Elle s'attacha à définir des termes mystérieux – « amant », « maîtresse » –, suscitant la curiosité de ses cousines quant à la chaîne causale menant à la naissance d'un enfant. Une fois les sœurs de retour à Paris, Hélène, enhardie par son savoir tout neuf, demanda à Madame de Beauvoir par où les bébés sortaient du ventre maternel. Par l'anus,

répondit-elle, et sans douleur. Ce n'est là qu'un exemple parmi d'autres de la façon dont Françoise mystifia honteusement ses filles quant aux capacités de leur corps : Beauvoir sera éduquée à considérer son corps comme grossier et indécent²⁹.

La formation de l'esprit, en revanche, concentrait toute l'attention de Françoise, qui entreprit même d'apprendre l'anglais et le latin pour mieux pouvoir épauler ses enfants. Georges et Françoise accordaient tous deux une grande importance à l'instruction – une fille bien élevée était une fille cultivée – mais, en matière de religion, c'était peu dire qu'ils n'étaient pas d'accord. Sa mère était aussi fervente catholique que son père était farouchement athée – opposition qui aura une profonde influence sur Beauvoir. Tandis que son père sélectionnait pour elle les plus grands chefs-d'œuvre de la littérature, sa mère l'abreuvait de bondieuseries tout en prodiguant un vivant modèle de sacrifice de soi au nom de la piété. Elle accompagnait ses filles en classe (ce que le Cours Desir permettait aux mères jusqu'aux 10 ans de l'enfant) et les emmenait régulièrement à la messe, à Notre-Dame-des-Champs ou à Saint-Sulpice. Dès l'adolescence, cette éducation et le catholicisme même seront source de tension entre Beauvoir et ses parents. *A posteriori*, elle décrira son enfance comme oscillant entre le scepticisme et la foi : ce « déséquilibre », qui la « vouait à la contestation » permanente, explique en grand partie, selon elle, qu'elle soit devenue une intellectuelle³⁰.

Quand éclate la Première Guerre mondiale, en août 1914, Georges et Françoise, qui redoutent l'occupation, décident de rester à La Grillère tant qu'ils ne sont pas assurés de pouvoir rentrer à Paris sans danger. Là, Simone se souvient avoir fait des conserves et tricoté pour l'effort de guerre : « [Ce fut] la seule fois de ma vie où j'exécutai ce genre de travaux féminins avec plaisir³¹. » L'année précédente,

Georges avait été réformé à cause de problèmes de cœur. Ce qui ne l'empêcha pas d'être rappelé et envoyé au front en octobre. Mais au bout de quelques semaines, victime d'une crise cardiaque, il fut de nouveau démobilisé et envoyé se rétablir dans un hôpital militaire. Lorsque, début 1915, il sortit de l'hôpital et regagna Paris, il reprit du service au ministère de la Guerre. Paris était rongé par l'inflation, sa solde était dérisoire et les revenus de ses placements dégringolaient à toute vitesse. Son train de vie, toutefois, ne s'était pas adapté en conséquence.

Ces années-là, Simone, quittant son joli minois de fillette, endossa le physique ingrat de l'adolescente. Tandis que les traits épanouis et poupins d'Hélène justifiaient plus que jamais son surnom, Beauvoir mangeait peu, avait l'air maladif et se vit diagnostiquer une scoliose. La sévérité du code moral maternel, les difficultés financières de la famille, le cadre strict d'un Paris soumis au blackout développèrent en elle des tendances compulsives, entre autres moyens de gagner l'approbation de ses parents. Elle était en train de devenir une jeune fille rangée... C'est alors que son univers se mit à trembler sur ses bases.